



*tu me regardes sans fin
pour mieux battre tes mots*

Frédéric Desprès, *alchimie temporelle*, p. 42





RÉDACTION

Laurent de Maisonneuve, *rédacteur en chef*

ÉDITION ET RÉVISION

Évelyne Ménard, *éditrice*

Charlotte Moffet, *éditrice*

Sarah-Jeanne Beauchamp-Houde, *réviseure*

COMITÉ DE LECTURE

Emma Lacroix, Laurence Lacroix, Mégane Leblanc, Elody Leclerc, Eugénie Matthey-Jonais, Lilie Pons, Karolann St-Amand, Cédric Trahan et Eden Turbide.

CORRECTION DES ÉPREUVES

Laurent de Maisonneuve, Marion Thériault

COLLABORATEURS À CE NUMÉRO

Tasia Bachir, Carl-Keven Kord, Manuel de Montarville, Frédéric Després, Thomas Genin-Brien, Catherine Anne Larano, Sophie Mathieu, Évelyne Ménard, Charlotte Moffet, Jason Roy et Mélina Verrier.

DIFFUSION ET ORGANISATION DES ÉVÈNEMENTS

Sarah Gauthier, *co-responsable*

Mélina Verrier, *co-responsable*

RÉDACTION WEB

Rachel LaRoche, *rédactrice web*

Eugénie Matthey-Jonais, *rédactrice web*

INFOGRAPHIE

Alexe Pilon, *mise en page*

Clélia Pulido-Ferrois, *responsable du visuel*

COUVERTURE

Lucie Le Touze

www.lucieleltouze.com

ILLUSTRATIONS

Charline Cocset

« Observation souterraine », encre sur papier, 2018

@charlinecocset

IMPRESSION

Mardigrafe inc.

Le Pied est la revue littéraire des étudiant·e·s en littératures de langue française de l'Université de Montréal (AELLFUM).

3150 avenue Jean-Brillant, local C-8019
Montréal (Québec), H3T 1N8

ISSN 2561-3464 (Imprimé)
ISSN 2561-3472 (En ligne)

PROTOCOLE DE RÉDACTION

Les textes de prose (création ou essai) soumis doivent être d'au plus 1500 mots; les textes en vers, les textes théâtraux et les bandes dessinées ne doivent pas excéder cinq pages. Les textes doivent être soumis en format doc, odt ou md par courriel à l'adresse redaction.lepied@littfra.com avec « soumission de texte » comme objet du message. Le nombre de mots et le nom de l'auteure doivent être indiqués dans le courriel. Tous les textes seront sujets à une révision littéraire à laquelle l'auteure-participera. L'auteure doit donc être disponible pour une rencontre dans les semaines qui suivent la date de tombée. La date de tombée pour le numéro d'automne 2018 est le 1^{er} juin 2018.

Creative Commons BY-NC

redaction.lepied@littfra.com

www.lepied.littfra.com

@RevueLePied

Dépôt Legal, 2^e trimestre 2018

Bibliothèque et Archives nationales du Québec





SOMMAIRE

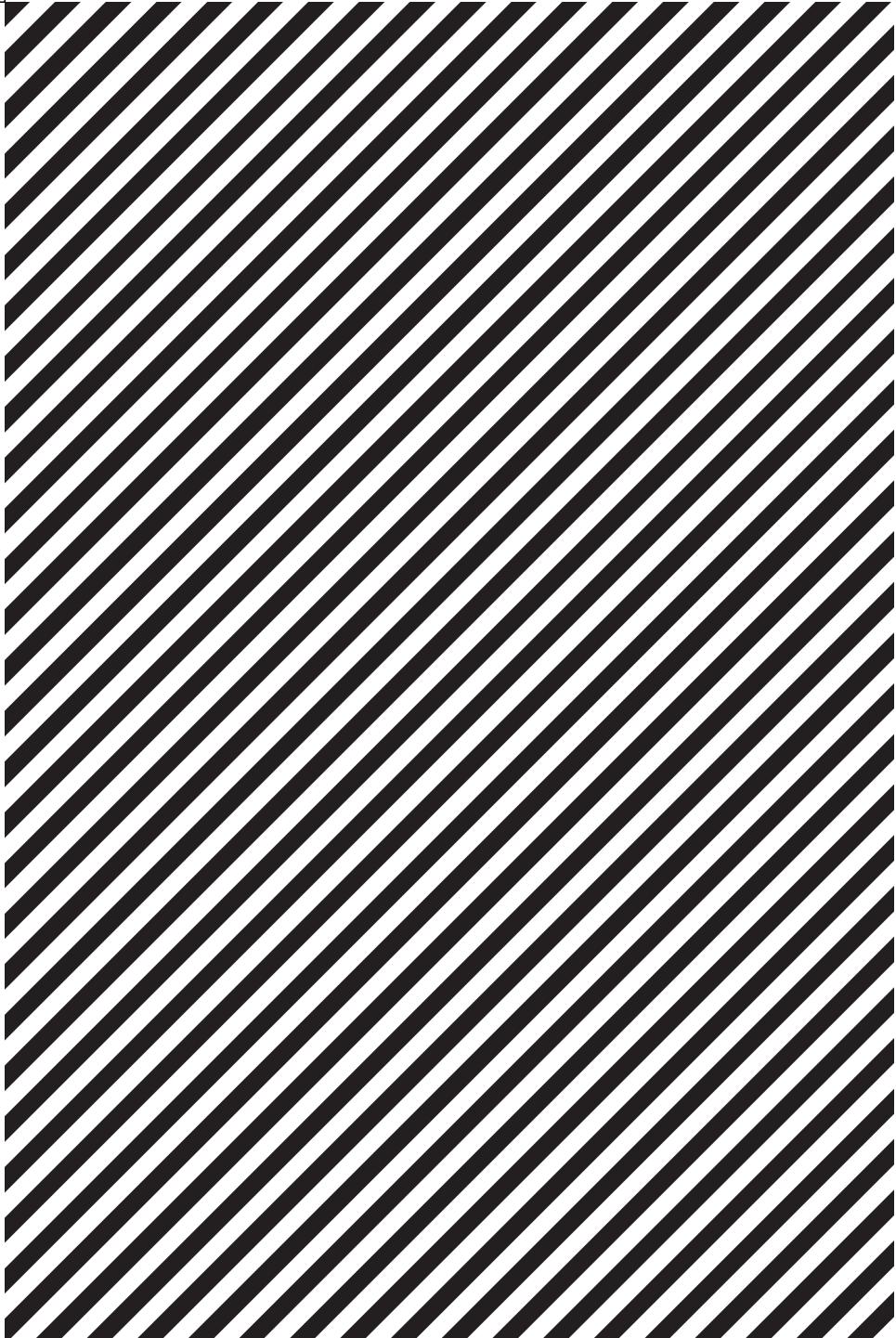
Numéro 21, Printemps 2018

Le Pied

[Revue littéraire]

- 5 **Au lecteur : publicités pour remplir les coffres**
- 9 **A device for tenderizing the heart**
Catherine Anne Laranjo
- 15 **ligatures**
Mélina Verrier
- 16 **Perdus dans l'Est**
Carl-Keven Kord
- 24 **prendre tous les avions du monde**
Tasia Bachir
- 27 **Poèmes populaires**
Thomas Genin-Brien
- 33 **les espaces oubliés**
Charlotte Moffet
- 35 **Fondu enchaîné**
Jason Roy
- 43 **alchimie temporelle**
Frédéric Després
- 48 **Un visage seulement**
Manuel de Montarville
- 53 **friandises semi-précieuses**
Évelyne Ménard
- 59 **the show must go**
Sophie Mathieu







Au lecteur : publicités pour remplir les coffres

à louer
grand quatre et demi deux
pièces doubles
925\$ non chauffé non
éclairé parfait pour couple
ou personne seule

vous serez
aux anges



Printemps 2018 | 5





!!!! DISPONIBLE IMMÉDIATEMENT !!!! DEUX ET DEMI
SAINT-LÉONARD, 475\$ OUI VOUS AVEZ BIEN LU 475
SEULEMENT DEMI SOUS-SOL, AVEC CACHET
STATIONNEMENT PLANCHER BOIS-FRANC FRIGO
POÈLE CENTRE, D'ACHATS ETC.. IDÉAL POUR ÉCRIRE
VOTRE ROMAN SUR VOTRE PEINE D'AMOUR
DE 2013, RECHERCHONS PERSONNE CALME ET
TRANQUILLE, ENQUÊTE DE CRÉDIT, RÉFÉRENCES À
QUI LA CHANCE !!!! CONTACTEZ ALAIN





zéro animal

dans le joli rosemont petite-patrie zéro

bruit zéro quartier primé arbres

en plywood sur la 36e

proche de tous les services épicerie buanderie

cordonnier hôpital parc

carrefour Langelier métro

en 15 minutes d'autobus

lignes 141 95 136

chambre sans fenêtre

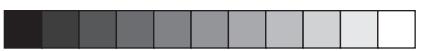
vous attendrez demain

à écouter vos voisins faire l'amour

ne cherchez plus

vous avez trouvé







A device for tenderizing the heart

CATHERINE ANNE LARANJO

Tu as mal ça élargit la beauté. Ton cœur tremble sans arrêt la vie ralentit. Le timbre déjà si bas de ta voix descend encore. On ne l'entend presque plus ta mère te rappelle qu'elle ne te comprend pas ma chérie, peux-tu parler plus fort s'il te plaît.

Tu ne peux pas.

Tu es occupée à vivre cette inspiration. Tes côtes s'ouvrent comme un grand ciel autour de l'île ton torse suit les bateaux en craquant. Tu ne peux pas parler plus fort tu es occupée à sentir que l'espace autour du cœur te fait mal lui aussi. Tu le remarques clairement maintenant la fracture est passée dans les os ils l'enlacent lui offrent un berceau ça te touche éperdument tu te demandes si tu n'es pas en train de virer folle avec ça.

La peine t'amène dans l'intense douceur au monde on dirait un désagrégement. Chaque évènement t'arrive vêtu d'un halo blanc. Ils te glissent sur le corps comme la lotion appliquée sur le ventre des

Printemps 2018 | 9





futures mamans. Ils sont froids et tendres se définissent mal mais leur effet ne s'ignore pas.

Ta mère te parle de la nouvelle humilité qui t'habite. Elle t'explique comme il fait bon d'être près de toi depuis que tu es revenue de ton tour sur la lune. Tu es encore humide du voyage il t'a enflée, maintenant que la gravité revient la vie s'enrobe d'une tendresse imprévue. Tu n'es presque plus là ton corps devient translucide, tout t'enveloppe. Tu portes la douleur comme un petit paquet de lumières diffuses, elles flottent sous chaque chose qui te croise. Tu découvres un grand réservoir de beauté juste là sous la laideur du rejet, ça te fait pleurer derrière un pare-brise en route vers les commerces de banlieue un dimanche où il fait chaud. Tu t'appuies contre le siège de la voiture, son solide accueil t'émeut. Tu fermes les yeux, le ronronnement du moteur est un bercement, tu t'y donnes tu y tombes. Dehors les autos passent comme des avions de papier des lasers de coton des petits animaux de compagnie, autant d'accompagnements à la peine.

À la librairie tu trouves un bout libre dans la section du bien-être. Le coin des deux rangées te prend à la gorge, un parfait triangle presque invisible, doucement l'air rosit. Tu couches ton manteau au sol : une doudou pour accueillir les chatons de ruelle. Tu





tapotes le vêtement que tu portes depuis cinq ans tu flattes tu flattes, la doublure secrète n'aura jamais été aussi douce.

Tu revois la peau olive de la Suédoise à Barcelone, le fruit mûr de sa bouche quand elle a dit : *it took me six months to realize it was beautiful.*

L'écran du téléphone s'allume tu suis du doigt les contours arrondis de la petite bulle verte. Ça t'achève et te remporte en même temps, ton index ce mouvement, la douceur des lignes, le vert sur fond blanc, des traces de printemps en plein hiver. À la caisse tu peines à trouver la carte de membre dans ton petit porte-monnaie surpeuplé. L'employée pose sa main sur ton poignet elle t'offre les points quand même ton regard s'embue, elle te dit *it's fine*, ça y est tu pleures.

Ça n'arrête pas c'est bientôt le matin, quatre jours d'étreintes depuis la rupture. Tu sors le chien dans la ruelle glacée la blancheur de ses pattes sur la neige t'inonde. Tu rentres ta mère t'accueille tu le lui partages. Dans le vestibule ses yeux mouillés te répondent ça te gruge te couvre. L'échange de sensibles irradie il devient la dernière petite roche dans ta poche. Tu la serres.

Un matin tu marches vers le métro tu pleures encore à haute voix sous ton capuchon en écoutant le soleil se lever. Cette fois tu ouvres la bouche en un





très grand rond l'air s'y engouffre. Tout cet espace pour recevoir l'intense fraîcheur ça arrive gratuitement te touche tellement que tes chevilles en tremblent. Vers quatre heures ton ami t'écrit « reste, tu es la personne la plus forte que je connaisse » ta main rapetisse autour du téléphone les mots se soulèvent et en-dessous d'eux brûle le même feu doux. Le soir une amie a pour toi déverrouillé la porte de son appartement. Elle a pensé à toi avant d'aller dormir son geste illumine la poignée sous la paume de ta main glacée. À l'étage la chaleur du chat lové au bord de ton ventre te démet. La bouillotte rouge placée comme un cœur entre vos corps couchés te défait. Un tout petit rythme dans la nuit, aucune musique, un coussin d'allaitement sans extrémités, il couve le désintègrement.

Un jour tu te réveilles et la douleur n'est plus en plein milieu. Elle s'est tassée un peu sur le côté ça t'étonne. Au cours des prochains jours elle viendra par vagues, cette clarté entre les grands coups de bleu. Tu comprends alors ce que clairvoyance veut dire. Sous la grosse couche de peine il y a la réalité. Si définie si bien dessinée impossible de ne pas la recevoir.

Si l'amour est mieux auprès d'une autre, qu'il y soit. Si le corps que tu appelles amour respire mieux loin, qu'il y reste. Les paroles de chansons les bouts de





poèmes t'arrivent maintenant tous seuls. *Après la panique vient l'innocence. En vrai rien n'est doux, seulement toi quand tu émerges. C'est un soulagement que d'être ici, tu n'as pas grand-chose mais au moins tu n'as plus à te battre.*

Anéantissant de simplicité. De la trempe de la tendresse qui s'est mise à cerner chaque petite beauté. Ici on ne se débat pas on ne tire pas la couverture de son côté on ne cherche plus à décrypter à deviner à déplier. Ça vibre de clarté : sous le gluant de la peine il y a la réalité exactement telle qu'elle est. Elle traverse toute volonté tu n'es même pas tant impliquée. C'est troublant et soulageant. Les deux. Voir ça, les coutures. Les choix, ce qu'ils sèment. Que. C'est comme ça mon amour. C'est juste comme ça.

Ça dure un temps.

Après la douleur revient plus forte que jamais c'est une autre tempête sur ton corps épuisé mais au moins maintenant tout est auréolé d'une odeur de vanille et de bois mouillé, *all this weather my love you're gonna be fine.*







ligatures

MÉLINA VERRIER

déjà tu ériges
l'émeute
les lèvres gainées
sur mon corps de plomb
rongé par l'étalage
de ses contours lâches

perchée à ton rythme
tu démontes la charpente
retranches cette torpeur
séculaire qui me scinde

je t'enfile par la peau t'avale
d'un trait couvre les sillons
pour une nuit campe l'imposture

Printemps 2018 | 15





Perdus dans l'Est

CARL-KEVEN KORD

D'abord, le décor.

Sur Aylwin entre Hochelaga et de Rouen à quelques battements de cœur de la station Joliette dans la Montréal de tous les espoirs déçus et exaucés muse accidentée fleurant le béton souillé le cannabis du voisin de gauche le steak de je sais pas quoi du barbecue invisible et les feuilles neuves de l'étable salvateur qui flirte au balcon là dans l'Est rumeurs du fleuve rumeurs de l'effervescence qui ne connaît pas le sommeil plafond de douze pieds usure centenaire j'ai pris un quatre pièces grinçant et lumineux je l'ai lavé peinturé j'ai dit ici c'est chez moi.

De petit matin des enfants turbulents mais déjà plus insouciants braillent jusqu'à l'arrêt la nuit tombée des schizophrènes sans médication braillent de colère sur leur trace et à travers tout ça il y a toi et moi étudiants artistes jeunes professionnels assistés sociaux voyous travailleurs et honnêtes escrocs argentés et désargentés le cadre social est lézardé il paraît qu'on nomme ça gentrification en tout cas pendant que ça dure Ontario est microcosme de l'humanité

16 | Le Pied





c'est n'importe quoi des fois je me sens mal de bien m'y sentir.

Tout de même il y a naissance d'idées il y a communauté quelque chose s'opère tout n'est pas triste et prenez garde avant de l'avoir réalisé vous en serez l'appartenance son sentiment vous aura poussé par en dedans le bacille de l'Est comme un incubateur une mouvance ce n'est pas Hochelaga qui a inventé ça mais ça s'y produit et savez-vous quoi tout le monde est convié quoi qu'en disent une poignée de vandales attardés de toute façon ils s'endormiront d'eux-mêmes dans la cohue désintégrés par l'inconsistance de leur vision je sais je m'emporte n'empêche ça saisi.

Premier mouvement : du récit de leur rencontre.

La fumeuse du McGee, elle et lui qui tour à tour surveillent les cahiers de l'autre sorti s'en griller une, ce jeu qui dure une semaine, deux, sans autre échange, jusqu'à ce qu'elle rompe le cycle, on est ridicule à la fin, tu t'appelles comment? Toi? Oui. Pas loin, Lafontaine. Non. À l'UQAM. Moi contrebassiste profil samedis de blues sans fin. Moi chercheur en sciences des nuits sans lendemain. L'université c'est juste un passe-temps. On se démène ailleurs, en idées passionnées et passionnantes et pas rentables pour deux cennes. Tentatives. J'ai deux laissez-passer du Musée d'Art Contemporain qui prennent la poussière, veux-tu qu'on aille rien comprendre à une installation





ensemble? C'est fait pour ça. Allons au bal des menuisiers existentiels. On se promène et on déclame des présentations de démarches artistiques improvisées. Le Musée comme un manège. Oui. Prenons la poussière. Nos peaux, dans leur contraste, sont bien assorties, je trouve. Mais le temps. Prendre le temps. Garçon, nous prendrons le temps! Faisons un pacte. Les larmoiements sont proscrits. Le McGee n'offre plus l'espace nécessaire à notre déploiement. C'est la ville entière qu'il nous faut. Apprends-moi tes places, tes parcs et tes ruelles, apprends-moi les lumières que tu préfères apprends-moi ton souffle, ta voix, les pays de gestes et de mots d'où tu viens et ceux où tu as envie d'aller, je suis prêt, je te suis.



Interlude : de ces souffrances sans importance entrevues entre deux canettes de Pabst au comptoir du dep à Roger.

voyons

cuisse hostie

check j'ves prendre ça

toé t'es smatte hein

pourquoi voyons

c'est plus cher qu'avant

mais je veux juste ça là

cuisse tu viens dans mon pays

envoye s'te plaît

t'as pas deux piastres



*juste deux piastres
mais là
même pas capable
parler français comme du monde
pis toé
ok j'vas en prendre trois
comment ça manque deux piastres?
vas donc chier
tabarnac
j'veux juste ça
tu vas pas m'apprendre à vivre*

Deuxième mouvement : des spectres du 2392 Aylwin.

Regarde ces murs. Ces moulures aux angles rendus indéfinissables par les couches de peinture. Ça remonte à quand, tu crois? Pléistocène? Cet appartement a vu l'avènement de l'humanité. Une évidence s'impose : il se donne ici depuis un siècle un concours amateur de plastrage et de menuiserie et de plomberie et de tout ce que tu veux de pas net. Ferme la lumière. Regarde. Tellement de vies sont passées par ici. Regarde-les se mouvoir. C'est encore pire que ce qu'on a pu imaginer.

Depuis la chambre à coucher, par la cloison abattue, l'ancienne salle à manger. Ça sent le neuf mais pas pour longtemps. Il y a repas. La Cène, soir après soir, adultes et enfants recueillis en un silence





fatigué, ponctué d'anecdotes et de raclements d'ustensiles. À chaque jour suffit sa fin du monde affrontée et vaincue de peine pour peu. Des familles entières ont tenu dans ces quatre pièces qui nous paraissent offrir l'espace minimal à la possibilité de notre épanouissement. Je dis : perspectives. Les pensées, les rêves qui sont nés, aux tables comme autant d'autels, entre deux bouchées. Autre époque, mêmes angoisses? On a tendance à oublier Dieu. Dieu a déjà vécu ici. À ces tablées fantômes. Et dans les chambres, les lits, les esprits, en réconfort, en culpabilité.

La scène s'efface sous des jets de peinture rageurs. C'est la fête des expressionnistes abstraits qui s'ignorent. Ça vient des sept coins du monde. Défilé de cégepiens et d'universitaires en rut. Conversations enflammées, philosophies mouvantes, éclectisme, véhémence, sacralisation du plaisir, lecture, pratique, critique, illusions, cannabis et bière en spécial. Des partys comme autant de conventions d'inventeurs. Inventeurs d'histoires, de politiques, de mets, d'arts, de problèmes, de réussites, d'échecs. Les spectres réclament, exigent. Ils sont nombreux, ils ont tendance à s'entasser à plusieurs et à déménager sans arrêt. Ils sont un peu de la même race que nous. C'est vraiment de ça qu'on a l'air? Regarde-les grouiller. L'appartement est une fourmilière. Éveil au monde. Éveil à soi. La peinture gicle.





Maintenant, le sexe. Essaye pas, même si on y vient en dernier, c'est la première pensée. Dans toutes les pièces. Orgie de spectres. Sexe décomplexé, torturé, heureux, triste, rageur, avorté, expédié, passionné, coupable, épanoui, retentissant, silencieux – amènes-en, des adjectifs, amènes-en, de la peau et de la sueur. Des quêtes de néant, de trêve, des accords d'idées enfin communiés, des affrontements voilés. Étreintes de nécessité, pactes, fins et commencements, pièges tantôt tendus, tantôt désamorcés. Reproduction. Sincérité. Mensonge. Comme en tout. Le cirque de l'emboîtement des corps.

Des morts, aussi. Juste devant nous. Peut-être. On ne distingue plus très bien. La superposition rend les images opaques, les mouvements flous. Trop d'informations. On aura pas le fin mot. Il ne faudrait pas oublier de vivre, nous aussi, pour qu'un jour notre souvenir hante ces lieux à son tour.

La maladie de l'ailleurs.

Nous consumerons notre jeunesse d'un feu égal et obstiné, nous mourrons peut-être, shit happens, mais sûrement pas – pas nous, voyons – nous nous chamaillerons nous inventerons mille horreurs et merveilles tranquilles, nous serons unis, nous nous donnerons esprit et corps, perdus dans l'Est, nous donnerons vie. Longtemps j'ai marché dans la forêt en me demandant ce que j'y faisais. Aux pieds des monts





du bout du crisse, les bottes prises dans les souches et les racines, celles qui tiennent dans la terre, celles qui naissent dans la tête. Combien d'années avant d'oser. Partir. S'excenter pour accéder aux capacités d'analyse de l'origine, du cheminement. Et embrasant cet ailleurs craint, espéré, s'apercevoir qu'on a énormément appris. Contempler des mondes de savoirs où on croyait qu'il n'y avait que des lésions.

*fils des fonds de rangs multiples
y croirez-vous?
dans pareille vastitude magnifique
prisonnier
d'une cage à suicide
vraiment : non
merci, Saint-Fulgence, salut
j'ai flirté avec Alma, aussi
Alma la fête, la fête non-stop
musique speed alcool speed musique
je t'ai pas haïe, Alma
je ne hais pas les aventures
mais Chicoutimi
ô Chicoute, faut pas mal le prendre
je t'ai quittée mais je t'aime encore
d'amour
j'ai voyagé un peu
c'est fascinant, Paris
c'est comme un manège ou une baleine ou un réacteur*





*nucléaire
ça impose le respect
mais on n'aurait pas idée
de passer sa vie à l'intérieur
j'y retourne bientôt, d'ailleurs
pour mieux revenir
parce que croyant me perdre
dans l'Est de Montréal
j'ai trouvé un village
et je me suis trouvé*





prendre tous les avions du monde

TASIA BACHIR

c'est un coma une fin tracée
dans les gyrophares de tes yeux
n'oublie pas on est un coup de tête
poussé trop loin c'est correct
demain on appellera la police

c'est correct ce soir
on n'ira pas en prison

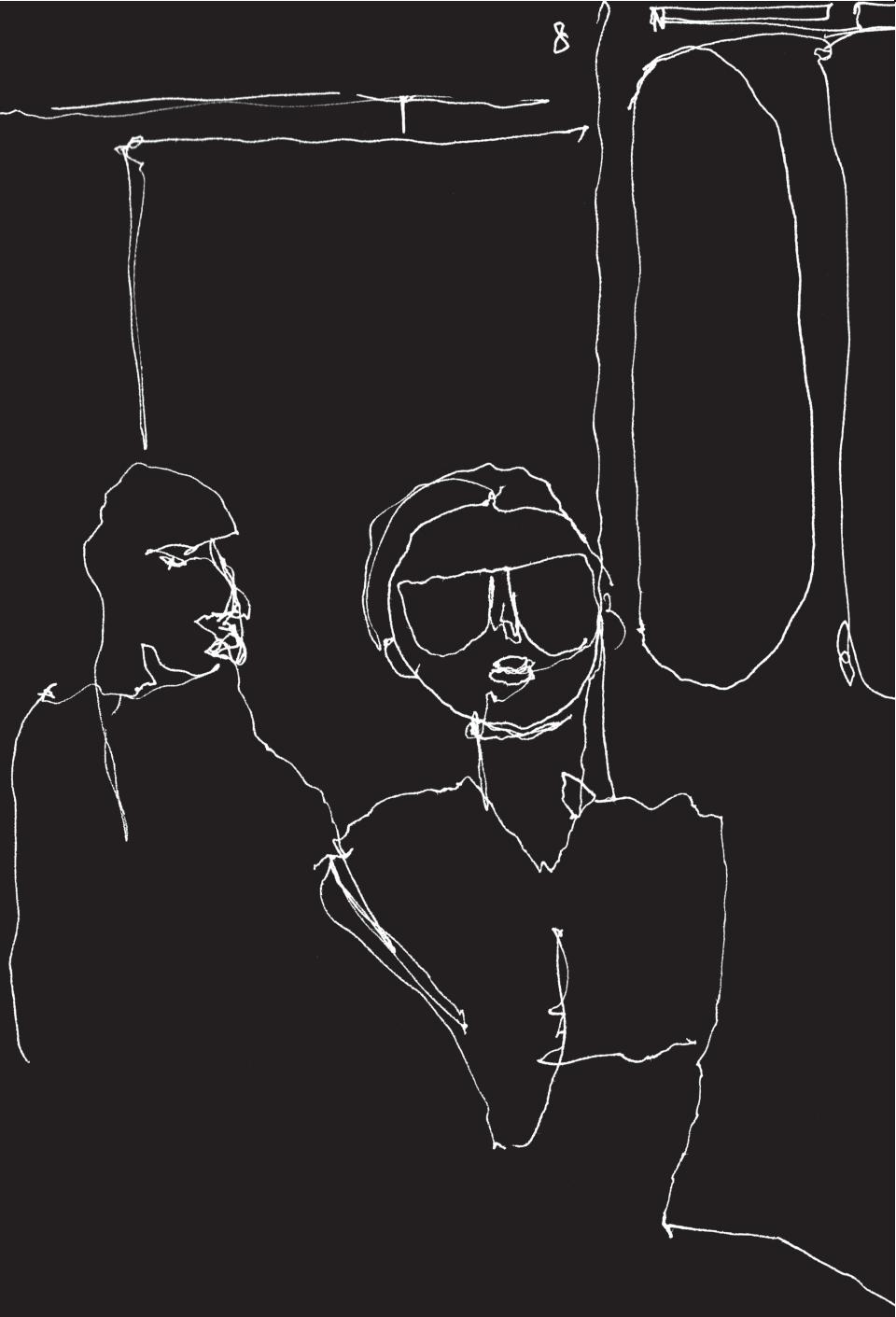
on se sauvera
de nous-mêmes





je pose pour toi pour tes lignes
nos bruits et nos nuits je pose
pour ce poème tes mains
dans le creux de nos accidents
je pose jusqu'à perdre l'équilibre







Poèmes populaires

THOMAS GENIN-BRIEN

AM STRAM GRAM

am stram gram prends-moi par la fourche et jette ton dévolu sur le chat-huant perché dans les branches d'un arbousier si tu veux on peut chanter des compaines jusqu'à midi après manger des fraises du québec encourager les producteurs d'ici on n'est peut-être pas nés pour un petit pain finalement mais au moins on connaît les règles d'accord du participe passé avec avoir c'est pas rien alors vas-y prends-moi par la fourche et demande-moi si j'aime ça je te réponds que non tu me lâches non mais franchement qu'est-ce qui se passe ici j'exige une explication sur le champ de bleuets du lac saint-jean de canards confits du lac brôme si c'est pas ça le gros luxe qu'est-ce que c'est j'espère que t'as faim mange ta main tu sais ce qu'on dit il ne faut pas dire fontaine je ne boirai pas de tonneau le vin coule à flots par la bouche de mes canons ricanons de bon cœur et peut-être qu'un jour je saurai comment te dire grand-mère je n'en veux plus de tourtière.





BOURDIEU

nous te consacrons bourdieu pape des fous de basan le conclave a rassemblé ses passereaux en mozettes écarlates bourdieu soit loué le sang du christ rédempteur je te salue les bras en croix du haut de mon pain de sucre de canne à sucre en poudre d'escampette et marie pleine de grâce mère de bourdieu fruit de tes entrailles une terre promise où coule à souhait le lait et le miel ô pays de cocagne si je pouvais t'adresser une prière qui soit digne dignitaire mais le clergé m'observe assis au chœur d'une cathédrale en tête le chanoine lionel groulx le connais-tu l'antisémite endimanché le beau chasuble rose aujourd'hui le voilà qu'il enjoint à ses ouailles de se réjouir encore un autre prêche un notre père mais moi je suis d'avis que la paramentique est une science occulte sans vergogne ou peut-être seulement que je veux t'embrasser juste une minute que je veux t'exhumer de six pieds sous terre et te manger les doigts comme des piroulines parfumées à l'orgeat cette douce liqueur aux yeux d'amande que je bois quand tu n'es pas là pour me dire que le sang du christ est un noble sacrifice et je te promets que je n'aimerai point de fausses idoles que je ne prononcerai point ton nom en vain bourdieu bourdieu bourdieu quand tu n'es pas là je meurs un peu plus fort que d'habitude les souris dansent à l'ombre de mes diverticules pendant que je te souffle un baiser de carême je me réchauffe à la chaleur d'un buisson.





FEUILLE D'ÉRABLE

j'aime les hommes mais je préfère les femmes aux hommes de loi sur les indiens claquemurés comme des sardines dans les réserves de provisions de cigarettes en contrebande c'est merveilleux ça coûte moins cher je peux enfin me payer l'emphysème que je voulais un coup deux coups trois petits coups de maillet sur mon cochon de porcelaine et rassembler dans les débris tous mes jetons de petite monnaie canadienne et tout flamber comme des guimauves plantées au bout d'une branche de sakura chasseuse de cartes blanches un beau dimanche de fiançailles une lune de miel à la chandelle en vaseline un sous-produit de raffinerie pétrolière viens prends ma main sautons ensemble les pieds joints dans une piscine creusée de sable noir et visqueux je te jetterai du bitume dans les yeux et tu pleureras de joie tout barbouillé de la poix de notre fierté nationale géographique de la bonne boue toxique à saveur de ma tante germaine fabriquait des fusils pendant la guerre des tuques un saint-bernard est mort enfoui dans l'avalanche une tragédie l'agnus dei de nos batailles la guerre la guerre c'est pas une raison pour se faire mal à la tintamarre marre marre des hommes politiques de ce beau grand pays de la feuille d'érable une infatigable fanfare qui sonne faux qui s'entête à force d'outrages monsieur le président de chahuts et de salves d'applaudissements partisans de diableries





d'hydrocarbures qui n'en finissent plus de brûler pendant que nous autres petites et bonnes gens nous enrobons chaque jour d'une autre couche de styromousse en alvéoles de polymères et que les bélugas de l'estuaire du saint-laurent continuent de déverser leurs grands cadavres échoués sur nos plages québécoises de baie saint-paul à port-cartier mais je préfère les femmes oui j'aime les femmes fatales que j'aime qui m'aime me suive à montréal je resterai toute ma vie ma ville-marie en robe fleurie.

BRUMAIRE

chat échaudé craint le temps qu'il fera demain de la pluie et quelques éclaircies l'après-midi c'est l'automne et le canard à patte cassée allez va prends ta douche écossaise attention c'est tiède quand elles tombent les feuilles froissées décomposées bleu blanc rouge comme ta blouse en tartan à l'instant tu comprends que le mois de brumaire est une fête extraordinaire où y'a de la gêne y'a pas de plaisir consommé trois verres de vin alsacien dans la région de ma panse un bézoard au fond de la gorge la manœuvre de heimlich n'a jamais sauvé personne ni toi ni moi ni le chat à neuf queues viens ici que je te fouette un peu la meringue suisse à la citrouille que j'ai cueillie sur le sentier la plus belle du potager c'était un vendredi de parascève au goût d'éralbe et d'alcool une frénétique farandole c'est alors que j'ai





vu défiler s'empiler mille millions de cendrillons
l'occasion d'y mettre le feu feu feu dont je brûle
d'impatience de te dire que demain tout compte fait
je m'en vais.

EMPYREUMATIQUE

j'allume une cigarette format royal ni la première
ni la dernière non j'ai du bon tabac dans ma tabatière
j'ai du bon tabac tu n'en auras pas parce que fumer
tout le monde sait que c'est mauvais pour la santé les
joues se creusent les traits se tirent une balle à force
de fumer tu vas finir par te tuer car le cancer est un
enfant gâté pourri et mal élevé qui ne dit jamais
s'il-vous-plait ne dit jamais merci ne demande pas la
permission il tombe d'un coup sur tes poumons
comme une enclume sur le coyote qui chasse l'oiseau
qui court trop vite et qui se moque et puis s'enfuit
mais je m'allume une cigarette format royal ou
impérial oui je te nomme impératrice de mes vilaines
habitudes que je poufsouffle à la figure de mes
pauvres parents décharnés qui s'acharnent et m'ex-
hortent parbleu de cesser tu finiras par t'essouffler
sarah préfère la course eugène préfère la bière moi je
m'en fous moi je préfère rouler les clous de mon cer-
cueil et respirer tousse tousse la mort qui tue le bon
goût empyreumatique de pain grillé au poivre et de
café corsé au caramel une belle famille d'arômes





brûlés comme ma cervelle au chalumeau au moins
c'est pas du fentanyl ou de la poudre ou de la drogue
encapsulée mais j'y compte bien j'arrête j'y gagne
demain après-demain le mois prochain non mais fran-
chement quel est ce diable qui ne tourne pas rond qui
a le front de prodiguer à tant de maigres allouvis
autant de paradis artificiels et de plaisirs instantanés
comme de façons de t'inonder le corps de nénuphars
et te boucher les veines et les artères en peluche pour
t'empailler les yeux fermés paupières cousues avec le
fil interrompu de ma pensée taffe taffe brouillée par
les volutes entrelacées d'encore une autre cigarette
que j'allume et que je fume à la volée encore une
autre cheminée ennuagée allez mon martinet viens
t'y loger viens ramoner mes bronches après si tout
s'est bien passé on fumera le calumet le temps d'une
paix.





les espaces oubliés

CHARLOTTE MOFFET

aucune fenêtre seuls les corridors des immeubles assignés aux filles faciles en procession portes fermées avec toute la force que nous gardons des volées dissonantes résidus incendiés des nombreuses chambres antérieures

 nous passons le balai dans les cendres coins arrondis de vies communes mais oubliées nous entendons un être-là jamais sollicité

 dans les faisceaux une intrusion que réfléchissent les craques du squelette un refus de plonger aux étages inférieurs hantés par des visages maintenant inconnus

 octaves basses d'une respiration docile appel de la hauteur limite le toit se dresse devant nous une ligne bleue vers ce qui arrive mais ce n'est pas un commencement

Printemps 2018 | 33







Fondu enchaîné

JASON ROY

« Simon, le paquet d'os! Simon, le paquet d'os! »

Le jeune, élancé et timide, ne se retourne même plus au sobriquet lancé en sa direction. Dès qu'il disparaît au bout du corridor, les autres rigolent un peu et retournent à leurs affaires. Dans la salle commune, un élève regarde Simon arriver. Ce surnom, il en est l'heureux instigateur. Il ne s'en vante pas, mais apprécie le résultat. Il faut garder les « rejets » à l'écart. Il sourit, en s'asseyant avec les gars. Simon, dans un effort visible, revient pourtant sur ses pas et tente d'entamer une conversation avec un des membres de la bande, au bout du banc. Jean-Pascal s'énerve. Le paquet d'os n'a pas compris, paraît-il. Va falloir trouver un meilleur moyen.

Le lendemain matin, à la première récré, Simon se montre tenace et le voilà encore à rôder autour d'eux. Eux, c'est la gang de volley-ball. Leur équipe, les Tigres, est l'une des meilleures de la région. Ils ont gagné plusieurs compétitions provinciales, s'entraînent trois fois par semaine. Tous les jeunes de l'école les regardent avec envie. Quand le temps est mauvais, ils passent leurs récréations dans cette grande salle où





leur coin, au fond à gauche, est comme un sanctuaire. Ils sont bruyants, dérangeants, intouchables. Même les profs leur fichent la paix, car la plupart maintiennent de solides résultats scolaires. Ils sont les maîtres du secondaire deux.

Dans la bande, il y a les joueurs, bien sûr, mais aussi quelques copains qui s'y sont greffés avec le temps. Des élèves populaires de l'école ayant compris qu'il valait mieux se joindre aux *cools* plutôt que de graviter à l'écart. Il y a aussi quelques filles, la plupart amies de cœur de certains coéquipiers. Jean-Pascal, lui, se tient avec eux depuis le primaire. Il est le meilleur ami du capitaine de l'équipe, et peut-être pas le joueur de volley le plus éblouissant, vu son léger embon-point, mais il se débrouille. La gang se tient toujours ensemble, les soirs, les fins de semaine, sans oublier les vacances. Jean-Pascal, ou J-P comme tout le monde le nomme, se croit investi d'une sorte de mission : protéger l'unité, la cohésion du groupe. Les préten-dants qui essaient de s'accrocher à eux l'énervent. Être *cool*, ce n'est pas donné à tout le monde.

Simon, justement, commet la même erreur que plusieurs avant lui. Il pense qu'assister aux matchs et faire rire les gars avec une niaiserie de temps en temps va lui attirer les bonnes grâces de la bande. J-P a dû les mettre en garde : pas question de l'intégrer. D'abord, il est insignifiant. Sa gueule ne lui revient pas, ni ses yeux bleus fuyants. Puis, avoir l'air fin





finaud devant les profs, n'importe qui peut faire ça. Quelques-uns des coéquipiers commencent néanmoins à lui parler, aux casiers. Il est temps que J-P intervienne. Quand ses propres blagues ne provoquent plus que de timides rires étouffés et que celles de Simon déclenchent l'hystérie, la limite est franchie. J-P approche ses amis, un à un, lors des entraînements. Il répète que Simon, c'est une tache, une erreur, le contraire du *cool*. Ses interventions semblent convaincre les gars. Un temps.

Depuis quelques jours, J-P surprend de nouveau les gars en train de fraterniser avec Simon. Cette fois-ci, il est plus que temps d'intervenir de façon catégorique. Il va en parler directement avec son copain, le capitaine. Ce même soir, ils se promènent tous les deux près de la maison de celui-ci. J-P emmène l'autre vers le parc, ballon en main. Il y a un volley de plage là-bas et ils pourront se faire quelques *un contre un*. Le capitaine écoute ses arguments en chemin, sans y répondre. Quelque chose dans son regard paraît différent. J-P a beau lui répéter que Simon leur enlève du prestige, que de le laisser s'acoquiner avec eux envoie un message d'espoir à tous les autres rejets du secondaire deux, l'autre l'entend, sans prendre son parti. À la fin du troisième match, le capitaine le regarde avec un drôle d'air, comme s'il avait pitié de lui. Il s'approche de Jean-Pascal, dépose une main sur son épaule. « Tu le sais pas? », lui dévoile-t-il enfin :





« on a appris que Simon est le cousin de Caroline Bédard-Thivierge! »

Caroline, la nouvelle... la plus belle fille de l'école.

+++

Mardi soir. Le père de J-P le dépose devant le gym. L'entrée principale étant habituellement verrouillée, il faut marcher le long de l'édifice vers une issue que leur coach déverrouille les soirs d'entraînement. Quand il arrive enfin devant la porte, elle est fermée. Jean-Pascal essaie de l'ouvrir, en vain. Il frappe et attend, mais commence aussi à sautiller pour se garder au chaud. Le froid est mordant. J-P sort son cellulaire et regarde l'heure, puis ses textos. Il n'a rien reçu, alors il écrit un court message à son copain le capitaine. Après un moment, qui lui paraît infini, une réponse s'affiche. Le coach lui a bien demandé d'aviser les joueurs qu'il n'y avait pas d'entraînement ce soir.

Il a oublié de le dire à J-P.

+++

À 120 kilomètres se trouve une grande agglomération. C'est le domicile des Castors, l'équipe de volley la plus coriace de leur ligue. Ils les battent une fois sur deux. C'est aussi la seule formation qui remplit ses gradins, il y a toujours foule. J-P et son père souuent





en vitesse avant de sauter dans la voiture pour se rendre au match en soirée. Comme toutes les fois où ils jouent dans une autre ville, il a préparé son sac de sport le matin, a mangé un plat de pâtes, rien de trop lourd, et tente maintenant de se concentrer. J-P a aussi une entente avec son ami le capitaine, un match il fait la route avec lui, le suivant celui-ci monte avec Jean-Pascal et son père. Ce soir, c'est à leur tour de prendre l'ami, aussi est-il étonné de recevoir un texto juste avant le départ. Le capitaine va monter avec un autre joueur, cette fois-ci. Le père de J-P lui lance un regard curieux, auquel l'ado ne répond pas.

Le lendemain, la journée débute par le cours de biologie. J-P aime bien. La prof est sympa et leur fait mener leurs propres expériences : fonte de métaux, dissections d'animaux morts et autres. Au fond de la classe, juste à côté des vivariums, il y a une grande table où s'assoit toute la bande. Il n'a croisé personne dans les casiers en arrivant, encore en retard, alors il court dans les corridors. Quand il franchit la porte, juste au son de la cloche, le sourire bienveillant de son enseignante l'accueille, mais ce sont les regards des élèves qui lui paraissent louches. En fait, certains baissent les yeux à mesure que J-P avance, d'autres le toisent du coin de l'œil. Il fait trois autres pas vers la dernière rangée. Plus aucune place à la table! Les copains sont là, ils lui envoient la main, d'un air gêné.

Simon est avec eux.





+++

Le grand stationnement devant l'école sert aussi de débarcadère aux autobus qui les déposent et les reprennent, chaque jour. Comme les véhicules n'arrivent pas tous à l'heure, il y a souvent un peu de temps à tuer sur le trottoir. Au moment où J-P sort, respirant avec joie une bouffée d'air frais, en marchant vers le numéro où son bus n'est pas encore garé, il capte d'étranges rumeurs parmi les élèves. Le mot « party » circule, flotte sur quelques bouches. Il s'approche de la bande des *skaters*. Avec leurs pantalons larges qui tiennent à peine aux hanches, leurs casquettes à l'envers et leurs t-shirts punks, ils sont assez reconnaissables. Ils forment une autre des bandes *cool* de l'école, pas autant que la leur, mais presque. Pas d'animosité entre eux, ils se respectent. Quand il s'approche, un des gars vient le voir pour lui dire à quel point la fête chez Caroline ce soir va être débile! Malade!

Personne ne lui en a parlé.

Cette fois, ça suffit. Il change de direction, court vers le bus de son copain le capitaine. Le véhicule est déjà là, la plupart des élèves à bord. Il monte, sachant très bien que son ami sera installé derrière, avec quelques autres coéquipiers qui habitent le même quartier. Il avance dans le couloir, bousculant tous ceux qui lui bloquent le passage. Arrivé au fond, il le





voit. Assis avec une fille. Il est de dos. J-P croit qu'il est en train de l'embrasser. Il la reconnaît.

Caroline.

Quand le capitaine se retourne enfin vers lui, son regard semble passer au travers de son corps. À peine si le coin de ses lèvres se soulève. Deux bancs plus loin, Simon lui envoie la main. Tout à coup, venant de plusieurs endroits à la fois, répété en chœur, un cri retentit :

« J-P, le p'tit gros! J-P, le p'tit gros! »







alchimie temporelle

FRÉDÉRIC DESPRÈS

sans contact
ma chair pleure le vide
rides célestes ton absence
où l'univers semble plein

je dessine
des phares
moléculaires
vibrant sur notre abstinence

pulsions éclectiques sur ma chair de bois

un bélier sur la paume de mes yeux

creuser
la terre physiologique
une fermentation moderne
de tout corps en mouvement

Printemps 2018 | 43



errer sans plancher
dans la glaise
un scaphandrier-psychonaute

les nervures corrosives aux marques de fer
j'ai perdu le droit
chemin de mes sens fragiles

tu me regardes sans fin
pour mieux battre tes mots



moi aussi, j'ai peur



la mélancolie d'une érosion
l'effervescence détaillée d'être
une sculpture d'argile

je m'efface sur l'ardoise
une équation sans réponse

l'érotisme du changement d'état
un trop-plein-de soi





la goutte attise les flammes
l'éthanol dilue les pensées

bientôt tu m'oublieras
un matériel transitoire

les corps s'enlacent et décrivent
d'immenses
cercles vides
creusant notre fond

écho lointain
orgasme
facial d'un visage effacé

jouir de la temporalité des lieux
on tire son épingle du jeu

un cheval de Troie
pourri par l'humidité
je ne suis qu'un passe-temps

tu m'embrasses la blessure
le marbre s'érode
touches-moi si tu peux

sur la corde raide, tu t'effiles
placide marionnette
je me cache sous l'acide

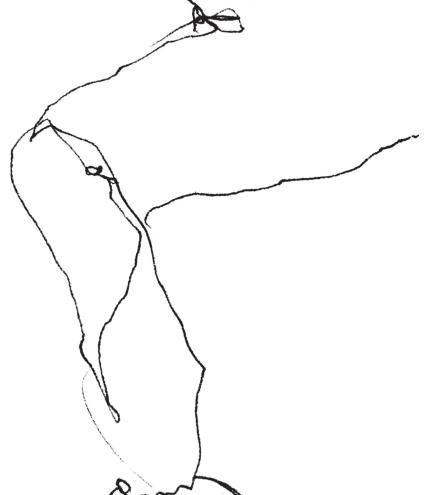




un buvard sombre
alchimie des lieux concrets

de l'engrais en retard







Un visage seulement

MANUEL DE MONTARVILLE

lorsque nous avons fait l'amour
aux toilettes du palais
des congrès
tu avais gardé ta cocarde
Isabelle assistante aux exportations
d'organes
tu es repartie les yeux
remplis d'animaux morts
avec ta chevelure retentissante où
mon âme peut boire
et un de mes reins





*il ne faut pas
toucher au sol c'est de la lave
je marche
plutôt je titube et
nous chantons comme
des verrats qu'on égorgé
tu glisses sur un livre
Le Cid de Corneille
ouverture du front
sur le coin du bureau
tu saignes tu
meurs j'ai gagné*





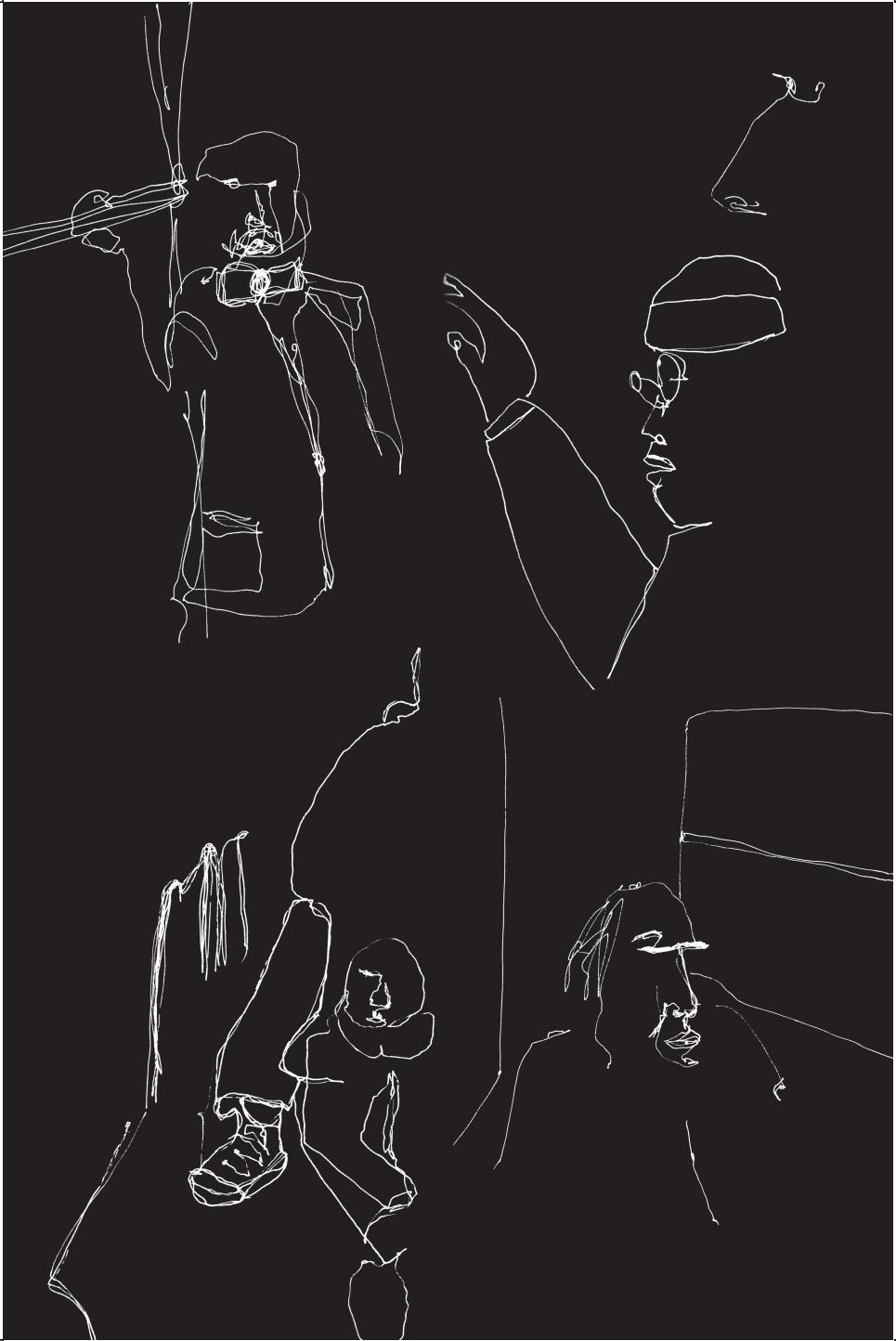
assis face au feu de foyer
Vidéotron je pense
à Maude Sarah Chantal
Anne-Marie Isabelle et
Charlotte je ne me rappelle
plus d'un visage seulement
des mains qui tordent
les ligaments avant l'orgasme
qui s'évanouit sous notre
courtepointe de lichen





6 h 30 le matin
mon écran de cellulaire s'allume
ce n'est pas toi c'est
la météo qui me dit *il neige*
dans le Mile-End je voudrais sortir
mais il pleut et je
n'ai pas de parapluie
début décembre l'hiver
 dort encore comme un
chat sous le poêle







friandises semi-précieuses

ÉVELYNE MÉNARD

ma parure une jupe
de citrons mal portée

j'oublie l'acide
entre tes orteils

mes pelures saisies
réduites au fond des bocaux
conserves pour l'hiver à venir

tu as encore oublié
d'acheter le spiralizer

la vitamine C se découpe
mieux sans composite

Printemps 2018 | 53





tu découvres mon ventre
arrondi comme si j'avais
avalé un fruit confit
sans le gâteau je te dis
tu m'écoutes
on pend le bonhomme

première lettre : la faim

poêlée se laisse
tendre dans la cour

vide mes eaux au creux de l'étang
s'il-te-plaît
je n'ai pas assez d'ossements pour deux





les autres lettres
hallucinations
jetées aux ordures

je reconnais ton nez dans le sien
aux côtés des nénuphars
avec leur petite fleur
émuossée

le jardin l'aurait mangée quand même





mon intérieur : forme préférée
des champignons en tranches
n'ayant pas survécu à la saison froide
c'est la viande
gardée au frigo

tu vois
je le repeins en blanc
même les cuisines s'engorgent de parasites

tu déterres le pinceau
qui couvre mes cisailles

le soleil déserte
il a sa propre indécence





cellules sous vide
ou friandises
à double hélice
semi-précieuses

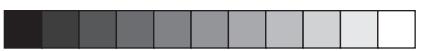
manuel de compost 101
c'est jeudi t'as oublié
le bac est plein

et je déborde
sur les plates-bandes des voisins

déracinez
l'artifice un dernier
C autour de mon cou
dont l'ADN se déroule

n'aimez pas mon insecte fossilisé







the show must go

SOPHIE MATHIEU

j'ai trouvé vegas dans tes yeux
j'accroche ta voix
sur la corde à linge
l'été ferme à huit heures ce soir



Printemps 2018 | 59





la robe déchirée
dans ma garde-robe
je dévale les escaliers tapis rouge
en sueurs froides

il faut annuler les trompettes
les bonbons caramel
le gâteau au fromage
la réservation a été faite
au mauvais nom





un coup de marteau dans le rétroviseur
je lance mes plus beaux confettis
tu ne souris pas

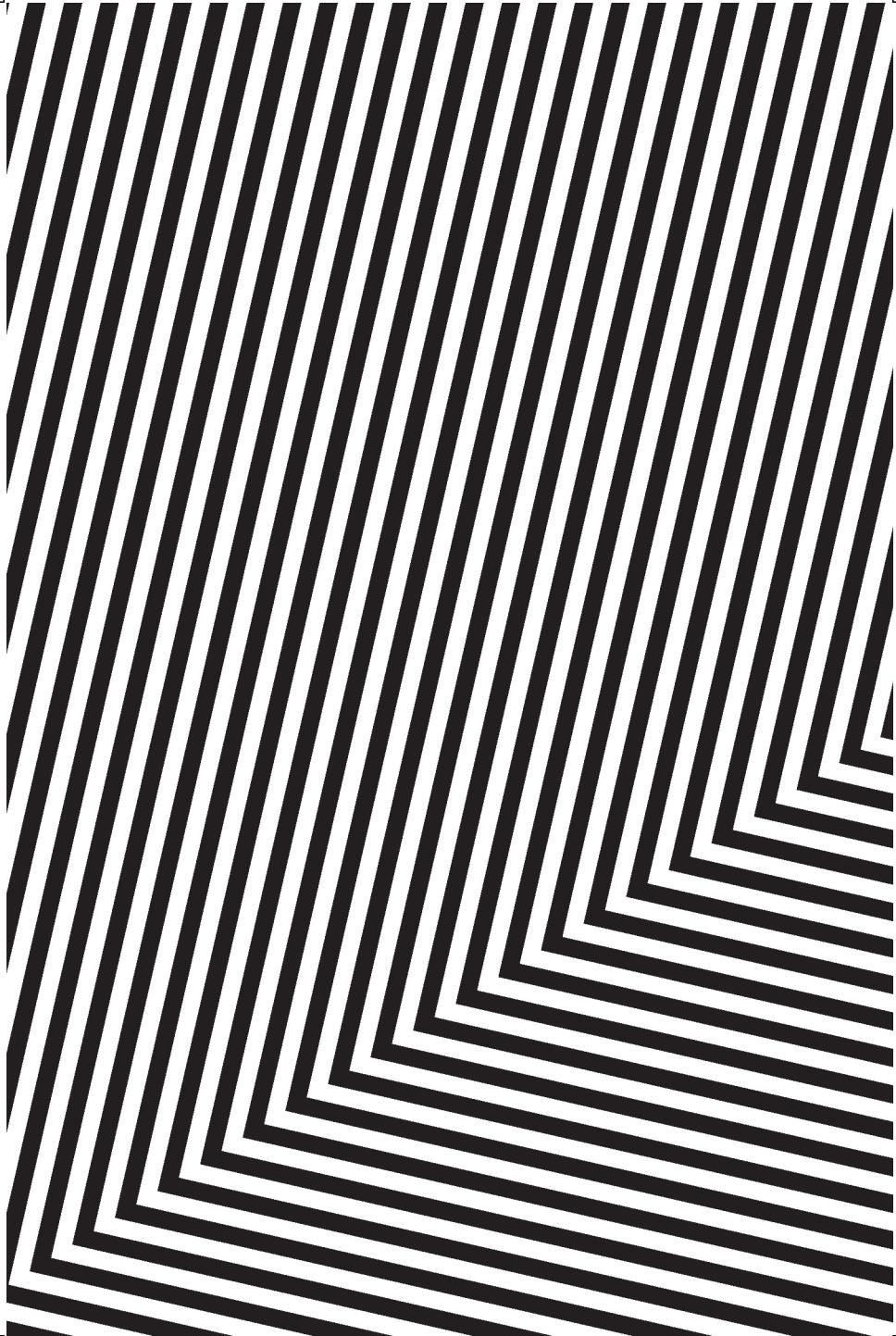
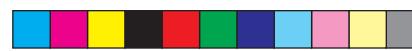
l'ambulance vient nous chercher
tous ces corps alignés
n'en peuvent plus de m'étourdir





il ne restera que new york
on se rejouera
nos films d'horreur
en boucle







[P]

Revue littéraire

le pied littéraire



L'intérieur de ce document est imprimé sur un papier certifié Éco-Logo, blanchi sans chlore, contenant 100 % de fibres recyclées postconsommation, sans acide et fabriqué à partir de biogaz récupérés.

Cette revue a été mise en page avec le logiciel libre Scribus, version 1.4.6.

